FOCUS

ÉGLISES BISONTINES DU XXE SIÈCLE



VILLES & PAYS D'ART & D'HISTOIRE



Ce focus s'appuie sur l'opération d'inventaire menée par Jo-Ann Campion, chercheuse au sein du service Inventaire et patrimoine (région Bourgogne-France-Comté), qui porte sur le patrimoine religieux du XXe siècle. Cette étude s'intéresse aux édifices de culte des différentes religions monothéistes – judaïsme, christianisme et islam - qui émaillent le territoire de la grande région. Entamé en 2022, ce travail de recherche a déjà couvert les lieux de culte catholiques du diocèse de Besançon ; les lieux de culte des autres religions seront étudiés dans un second temps.

Centrée sur la ville de Besançon, la présente publication met en regard la construction de nouveaux édifices avec l'expansion de la ville au XX^{e} siècle et les nouveaux paradigmes qui émergent dans ces quartiers nouvellement urbanisés. Si les textes s'intéressent à l'édification des chapelles et des églises, ils s'attachent également à montrer le rôle joué par les prêtres et les centres paroissiaux dans l'animation de la vie quotidienne de ces quartiers neufs. Il met également en lumière le renouveau de l'art sacré porté par la commission diocésaine d'art sacré, ainsi que par des artistes et architectes qui expérimentent de nouvelles formes, de nouveaux décors et de nouvelles techniques de construction.

Photo de couverture : Église Sainte-Jeanne-d'Arc, voûte.

Eglise Saint-Pie-X, détail d'une verrière en vitrail dans le choeur.



Eglise Saint-Louis, détail de la tribune d'orgue.

SOMMAIRE

Contexte urbain et religieux 7
L'expansion de la ville de Besançon au XX^e siècle 7

Construire des églises au XX^e siècle..... 9

Saint-Ferjeux 18
Basilique Saint-Ferréol-et-Saint-Ferjeux 19

Bregille 20
Chapelle Saint-Michel 21
Église Sainte-Jeanne-d'Arc..... 22

Chaprais-Cras 24
Église Saint-Martin..... 25
Église du Sacré-Cœur 26
Chapelle Notre-Dame-du-Foyer..... 28

Grette-Butte 29
Chapelle Sainte-Thérèse 30
Chapelle Saint-Joseph… 30
Centre paroissial Saint-Joseph..... 31
Nouvelle église Saint-Joseph 32

Chapelle-des-Buis 34
Crypte Notre-Dame-de-la-Libération 35

Montrapon.....36
Première église paroissiale Saint-Louis..... 37
Centre paroissial 37

Palente.....39
Centre paroissial Saint-Pie-X..... 40
La paroisse de Palente 41

Clairs-Soleils.....42
Église Saint-Paul 43

Viotte-Saint-Claude 44
Église Saint-Jean-Bosco 45
Planoise 46
Église Saint-François-d'Assise 47
L'œuvre de Jean Gilles 48
Bibliographie sélective 49
Glossaire 50

CONTEXTE URBAIN ET RELIGIEUX
L'EXPANSION DE LA VILLE DE BESANÇON AU XX^{E} SIÈCLE

Aborder la question des lieux de culte du XX^{e} siècle à Besançon nécessite de faire un petit détour par l'histoire de la ville. Urbanisation et construction d'églises sont intimement liées.

UNE ÉVOLUTION URBAINE CONTRAINTE AU XIX^{E} SIÈCLE

Contenue dans le méandre du Doubs, communément appelé la Boucle, et dans le quartier de Battant, Besançon est profondément marquée par la présence militaire. L'Armée possède de nombreux terrains dans l'enceinte de la ville ainsi que dans la banlieue. Dans certains de ces secteurs, un rayon d'interdiction de bâtir plusieurs centaines de mètres autour des ouvrages militaires fait longtemps obstacle à l'urbanisation.

Dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, la construction du chemin de fer, l'ouverture de nouveaux ponts, le développement du tramway et le percement de nouvelles voies favorisent néanmoins l'extension de la ville au-delà de son centre historique. L'urbanisation se déploie principalement à la Mouillère, aux Chaprais et à Viotte, tandis que des noyaux d'habitat apparaissent à Montrapon, Fontaine-Écu, Montjoux ou à Saint-Claude.

UNE VILLE EN EXPANSION AU XX^{E} SIÈCLE

En 1901, le territoire communal atteint 6 466 hectares. Le déclassement progressif des fortifications et l'assouplissement des contraintes militaires permettent aux lotissements de se multiplier en périphérie. Les nouveaux quartiers connaissent une densification progressive, mêlant habitat bourgeois, maisons individuelles, ateliers et logements plus modestes. Entre les deux guerres, cette expansion s'accélère. La population passe de 55 652 habitants en 1921 à environ 65 000 en 1936. La Boucle perd progressivement des habitants au profit des quartiers modernes. Le lotissement constitue alors le principal mode d'extension de l'habitat : 88 nouveaux lotissements sont créés entre 1931 et 1939.

Après la Seconde Guerre mondiale, les projets urbains de Besançon changent d'échelle. La ville doit faire face à une grave crise du logement : une partie de la population vit dans des habitations vétustes ou insalubres du centre, tandis que la hausse de la natalité et l'arrivée de nouvelles populations intensifient la nécessité déjà vitale de nouvelles constructions. Entre 1946 et 1968, la population passe de 63 508 à 113 220 habitants. La population est jeune et les ouvriers constituent la catégorie la plus nombreuse de la population active.

Pour répondre à ce nouveau paradigme, plusieurs opérations de constructions sont lancées dans les années 1950 : d'abord Palente et Montrapon, puis les cités des Orchamps, de la Baume, des Montboucons, de la Bouloie et de l'Observatoire. Pavillons individuels, maisons jumelées et immeubles collectifs de quatre ou cinq niveaux coexistent dans les premiers

quartiers construits après-guerre tandis que de grands ensembles naissent aux Clairs-Soleils et à Planoise dans les années 1960. De nouveaux boulevards sont imaginés pour relier ces différents pôles. Jean Minjoz, maire de Besançon entre 1953 et 1977, fait de la construction et des grands équipements des leviers de développement économique et de transformation de la ville. Les nouveaux pôles urbains, mêlant équipements, infrastructures et grands ensembles résidentiels promettent à ses futurs habitants confort moderne et équipement dernier cri.

JALONNER LA VILLE : LA CRÉATION DE PAROISSES

Au XIX^{e} siècle, la naissance de nouveaux foyers de population incite l'Église à repenser l'organisation des paroisses sur le territoire. En 1836, le diocèse crée la paroisse de Saint-Claude qui porte à vingt le nombre de paroisses bisontines. Six d'entre-elles sont encore situées dans la ville intra-muros. Dans les quartiers populaires, particulièrement à partir de la Troisième République (1870-1914), les patronages – à l'instar de la Saint-Claude, de l'Aiglon aux Chaprais ou de l'Étoile à Saint-Ferjeux –, les œuvres sociales et les associations constituent des relais importants de la présence catholique.

Au XX^{e} siècle, l'Église suit le déplacement de la population vers les quartiers nouvellement urbanisés. La paroisse Saint-Martin des Chaprais illustre ce phénomène. Elle est modifiée à plusieurs reprises et morcelée en plusieurs paroisses rendues nécessaires par l'extension de la ville : Sainte-Jeanne-d'Arc dès 1909, le Sacré-Cœur en 1922, Saint-Pie-X en 1956 et Saint-Paul en 1962. Dans le nord-ouest de la ville, le développement de Montrapon et de Champforgeron conduit à la création de deux nouvelles paroisses dès 1939.

Sous l'effet de l'expansion de la ville la géographie religieuse de Besançon se trouve progressivement inversée. Alors que les paroisses se multiplient dans les quartiers périphériques, celles de la Boucle sont regroupées. En 1969, il ne subsiste plus qu'une paroisse dans le centre ancien, Saint-Pierre-Saint-Jean[1].

Pourtant, ces multiples constructions interviennent au moment où la pratique catholique se fait moins soutenue. Dès les années 1950, les ordinations diminuent et le mouvement s'accentue à la fin des années 1960. La fréquentation de la messe dominicale connaît ainsi un net recul. Certaines églises nouvellement construites, notamment Saint-Joseph, Saint-Pie-X ou Saint-Louis, se révèlent bientôt trop vastes.

1- Jusqu'au 31 août 2026, Besançon comptait six paroisses, une seule constitue le doyenné de Besançon depuis le 1er septembre

CONSTRUIRE DES ÉGLISES AU XXE SIÈCLE

À l'issue du XIXe siècle, le maillage territorial en édifices religieux est déjà important. Des églises ont été construites au fil des siècles et chaque commune a la sienne. Néanmoins, le XXe siècle se révèle bâtisseur, les chantiers sont nombreux. Le diocèse de Besançon, qui jusqu'en 1979 couvre le Doubs, la Haute-Saône et le territoire de Belfort, en réalise plus de 150, dont plus d'une dizaine dans Besançon.

Le contexte politique au tournant du siècle est pourtant peu favorable, marqué par une volonté de laïcisation de la société. Le 9 décembre 1905, la loi de séparation des Églises et de l'État est votée : elle assure la liberté de conscience et garantit le libre exercice des cultes, mais elle a aussi pour conséquence que l'État et les communes n'en financent plus le fonctionnement. L'État est propriétaire des cathédrales, et les communes des églises existantes, qu'ils doivent affecter au clergé. En tant que propriétaires, l'État et les communes en assurent le clos et le couvert*, mais ils ne paient plus ni le salaire des prêtres, ni l'entretien courant, c'est-à-dire le ménage, l'éclairage, le chauffage et les célébrations. De surcroît, l'État et les communes ne subventionnent plus la construction de nouveaux lieux de culte.

QUI CONSTRUIT LES ÉGLISES À BESANÇON APRÈS 1905 ?

Les diocèses ont la possibilité de construire des églises en se constituant en associations cultuelles, mais ils doivent apporter les fonds nécessaires pour l'achat du terrain, des matériaux, et pour payer les entreprises. Loin de constituer un frein, cette règle leur apporte finalement une certaine liberté : la création de nouvelles paroisses, c'est-à-dire de territoires et de communautés de fidèles placés sous la responsabilité d'un curé, et la construction de nouvelles églises ne nécessitent plus d'autorisation de l'État. En outre, le choix des architectes, des artistes, de la forme de l'édifice et des matériaux employés n'est plus soumis à la validation de la puissance publique, comme sous le régime concordataire* qui était en vigueur depuis 1801.



Église Saint-Joseph, construction du coffrage en bois pour la voûte en béton, photographie de René Tournier en 1953, archives départementales du Doubs.

POURQUOI CONSTRUIT-ON DES ÉGLISES AU XX^{E} SIÈCLE ?

En 1905, Besançon dispose déjà de neuf églises, sans compter celles des établissements conventuels ou scolaires. Les nouvelles églises construites à Besançon sont soit votives, c'est à dire construites pour accomplir un vœu ou remercier d'une protection divine, soit paroissiales. La plupart de ces lieux de culte sont situés au sein de la Boucle, le centre ancien de la ville. Les guerres participent à l'essor des églises votives, construites pour remercier de la protection divine. La basilique de Saint-Ferjeux est le fruit du vœu solennel prononcé par le Cardinal Mathieu : bâtir une basilique si la ville est épargnée pendant la guerre de 1870. Si le projet de l'église du Sacré-Cœur dans le quartier des Chaprais trouve aussi son origine dans un vœu, prononcé cette fois-ci en 1914, sa localisation répond finalement à d'autres enjeux. Il s'agit alors de se rapprocher des habitants, et notamment des populations ouvrières, trop éloignés des églises de la Boucle et qui ne bénéficient pas encore de moyens de locomotion. C'est le cas de l'église Sainte-Thérèse dans le quartier de la Grette ou encore de la première église Saint-Louis à Montrapon.

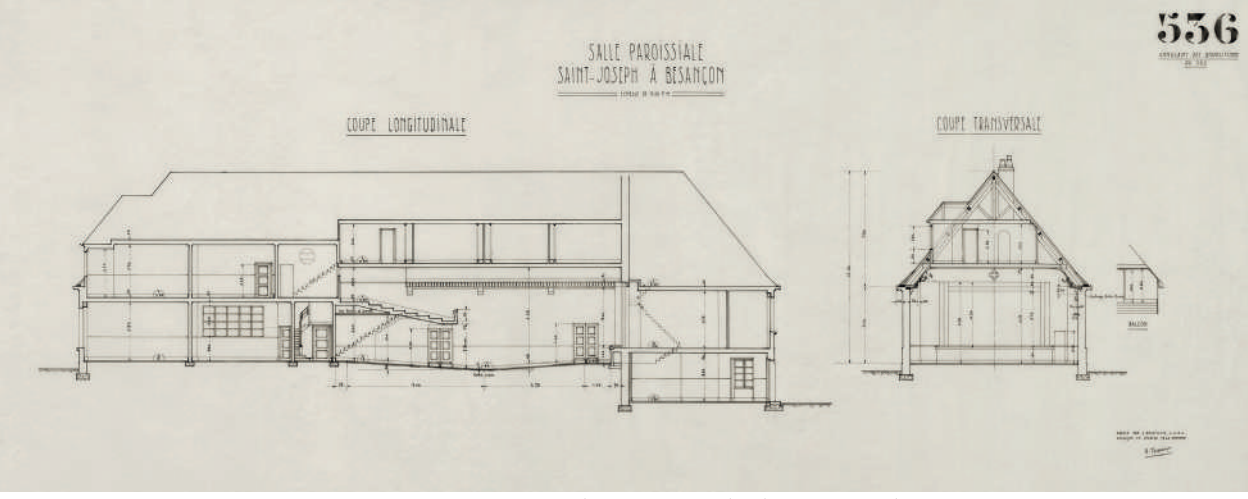
Lors de ces extensions urbaines, les paroisses ne bénéficient pas d'un emplacement réservé pour construire leur église. Les prêtres saisissent les opportunités qui se présentent pour acquérir un terrain bien situé. Ils bénéficient parfois de donations ; d'autres fois encore, c'est le curé lui-même qui achète une parcelle.

COMMENT EST FINANCÉE LA CONSTRUCTION DE NOUVELLES ÉGLISES ?

La construction est entièrement à la charge du diocèse, qui confie cette mission aux paroisses. Pour financer le nouveau lieu de culte, la paroisse s'appuie sur la générosité des fidèles, multipliant les souscriptions, appels aux dons, kermesses, spectacles, quêtes… Des cartes postales sont éditées et vendues au profit des nouveaux édifices. Dans le quartier de la Butte, le cinéma paroissial est construit avant l'église Saint-Joseph, dont il contribue aux travaux grâce aux bénéfices réalisés lors des projections. Paroissiens et hommes d'Églises sont invités à participer aux chantiers.



Carte postale éditée par la paroisse Saint-Lin afin de recueillir les souscriptions des fidèles pour la construction de l'église Sainte-Jeanne-d'Arc, vers 1929, archives départementales du Doubs.



Centre paroissial Saint-Joseph, dessin de la salle de spectacle et cinéma Le Villarceau, réalisé en 1946 par René Tournier, archives départementales du Doubs.

QUELLES FORMES D'ÉGLISES ?

À Besançon, les églises construites dans la première moitié du XX^{e} siècle s'inscrivent dans la continuité du siècle précédent : l'historicisme architectural prédomine. Les architectes, pour concevoir leurs projets, s'inspirent des plans, de la forme des couvertures et des baies, des décors et du mobilier des églises anciennes… Pour autant, les constructions ne sont pas exemptes d'innovations, notamment techniques, en associant aux matériaux traditionnels, la pierre notamment, le béton armé. Ce matériau structure les églises du Sacré-Cœur, Saint-Martin et Sainte-Jeanne-d'Arc. Ces deux dernières utilisent des pierres reconstituées en béton, un procédé constructif mis au point par Alfred Jacques Nasousky qui promet des réalisations financièrement abordables.

Après 1945, les architectes expérimentent de nouvelles formes et de nouvelles techniques. On ne construit plus seulement un lieu de culte, mais un lieu de sociabilité, de culture, d'entraide dans les nouveaux quartiers.

Les centres paroissiaux comprennent l'église, le presbytère, plusieurs salles de réunion, parfois un cinéma ou une salle de spectacle, un dispensaire ou un gymnase. La commande passée auprès des architectes décrit les besoins de la paroisse et intègre l'ensemble de ces fonctions. L'enjeu pour l'Église est alors de faire de la cité paroissiale un espace central dans la vie des habitants.

Cette réflexion s'accompagne d'un travail sur les pratiques liturgiques*. Il se traduit par une transformation esthétique et fonctionnelle des églises : les plans, les formes, le mobilier, les œuvres d'art sacré se renouvellent. La commission diocésaine d'art sacré de Besançon joue un rôle essentiel dans cette évolution.

LA COMMISSION DIOCÉSAINE D'ART SACRÉ DE BESANÇON

En 1945, l'archevêque monseigneur Dubourg constitue une nouvelle commission diocésaine d'art sacré. Elle a pour missions de dresser un inventaire des objets présentant un intérêt dans les églises ou les chapelles, de mener des actions d'éducation et d'information du clergé concernant l'art religieux. L'archevêque lui attribue un rôle essentiel en rendant sa consultation obligatoire pour tout projet de construction, d'aménagement, pour toute commande d'œuvres ou de mobilier. Elle est composée de religieux et de laïcs, parmi lesquels on trouve René Tournier, architecte des monuments historiques et architecte diocésain, François Mathey, inspecteur des monuments historiques, Marie-Lucie Cornillot, conservatrice du musée des beaux-arts et d'archéologie de Besançon et Henri Rey, sculpteur.

Du côté des religieux, le chanoine Ledeur joue un rôle essentiel. Proche de François Mathey, il s'est formé à l'art contemporain à ses côtés. Au sein de la commission, tous deux font du diocèse de Besançon un laboratoire pour le renouveau de l'art religieux, dont le retentissement atteint un niveau national. C'est à cette commission présidée par l'archevêque, que l'on doit l'intervention de Le Corbusier à la chapelle Notre-Dame-du-Haut à Ronchamp, d'Alfred Manessier pour les vitraux abstraits de l'église des Bréseux, ou encore de Fernand Léger pour ceux de l'église du Sacré-Cœur à Audincourt. À Besançon, plusieurs projets portent la marque de la commission : l'église Saint-Louis à Montrapon, l'aménagement de l'église Saint-Pie-X à Palente ou celui de l'église Saint-Paul à Clairs-Soleils.

LES ÉGLISES DU XX^{E} SIÈCLE, UN PATRIMOINE FRAGILE À FAIRE CONNAÎTRE

Le XX^{e} siècle est une période de mutation importante pour l'architecture et l'art religieux. Le patrimoine qu'il nous a légué est cependant moins connu que celui des siècles précédents. Les édifices sont souvent localisés hors des centres-villes historiques, dans des quartiers que l'on visite plus rarement. Les matériaux employés (le béton, l'acier…), les formes parfois résolument modernes, les œuvres abstraites, rendent ce patrimoine plus difficile à apprécier par le public.

Il est aussi parfois coûteux à entretenir en raison de la dégradation de certains bétons, des volumes à éclairer et à chauffer tandis que les lieux sont moins fréquentés qu'ils ne l'étaient. Recenser, étudier et valoriser ce patrimoine est par conséquent un enjeu important : il s'agit de le connaître afin de comprendre et d'apprécier les œuvres, de les valoriser, et de participer à leur conservation.



Église du Sacré-Cœur à Audincourt, vue de la nef avec les vitraux et la tapisserie de Fernand Léger.


0
1
2 km
PIREY
POUILLEY-
LES-VIGNES
SERRE-
LES-SAPINS
3
SAINT-FERJEUX
2
PLANOISE
CHÂTEAUFARINE
1
AVANNE-AVENEY


10b
10a
PALENTE
10c
SAINT-CLAUDE
CHALEZEULE
8
11
9
12
14
MONTRAPON
CLAIRS-SOLEILS
6
7a
7b
CHAPRAIS
13
15
16
BUTTE
17
BREGILLE
5b
5a
5c
GRETTE
4
VELOTTE
CHAPELLE-DES-BUIS
20
MORRE
19
18
BEURE
FONTAIN

PLANOISE, CHÂTEAUFARINE

1 Chapelle Saint-Laurent
Chemin de Cornandouille

2 Centre paroissial Saint-François d'Assise :
église Saint-François d'Assise, salles de réunion, presbytère
3, place Jean-Moulin

SAINT-FERJEUX

3 Basilique Saint-Ferréol-et-Saint-Ferjeux
26, rue de la Basilique

BUTTE, GRETTE

4 Église Sainte-Thérèse
1, rue du Général-Brulard

5 Cenre paroissial Saint-Joseph
18, avenue Villarceau

- **5a** Église Saint-Joseph
- **5b** Cinéma Villarceau, salles de réunion, dispensaire
- **5c** Presbytère

MONTRAPON

6 Première église Saint-Louis, aujourd'hui garage de réparation automobile
7, rue Antonin-Fanart

7 Centre paroissial Saint-Louis

- **7a** Église Saint-Louis, salles de réunion
  28, avenue de Montrapon
- **7b** Cinéma Montjoye, presbytère (détruits)
  20, avenue de Montrapon

SAINT-CLAUDE

8 Église Saint-Claude
9, rue Jean-Wyrsch

9 Chapelle Saint-Jean-Bosco (détruite), salle paroissiale
13, chemin Français

PALENTE

10 Centre paroissial Saint-Pie-X
18, avenue des Géraniums

10a Église Saint-Pie-X, salles de réunion

10b Presbytère

10c Cinéma Lux (détruit)
34, rue de la Corvée

CHAPRAIS

11 Église Notre-Dame-du-Foyer, salles paroissiales
55, rue du Chasnot

12 Église Saint-Martin des Chaprais
12, rue de l'Église

13 Église du Sacré-Cœur
14, avenue Sadi-Carnot

CLAIRS-SOLEILS

14 Centre paroissial Saint-Paul : église Saint-Paul, salles de réunion
55, rue de Chalezeule

15 Chapelle Saint-Michel (détruite)
17, chemin de Vareilles

BREGILLE

16 Église Sainte-Jeanne-d'Arc
2, rue Fabre

17 Église Saint-Martin de Bregille (détruite)
Rue des Fontenottes / avenue de Chardonnet

VELOTTE

18 Église Saint-Hippolyte
2, rue du Pont

CHAPELLE-DES-BUIS

19 Chapelle Notre-Dame-des-Buis
81, chemin de la Chapelle-des-Buis

20 Crypte et monument aux morts Notre-Dame-de-la-Libération
92, chemin de la Chapelle-des-Buis

SAINT-FERJEUX

Situé à l'entrée de la ville, à l'ouest de la Boucle, Saint-Ferjeux occupe une position privilégiée sur la route venant de Dole. Dès le Moyen Âge, un noyau d'habitat se forme progressivement autour de l'église Saint-Ferréol et Saint-Ferjeux. Le village fait partie intégrante de la banlieue de la ville et dépend administrativement de la bannière* d'Arènes.

À l'époque moderne, il compte quelques maisons lovées dans un paysage agreste, où s'épanouit la culture. Les vignes couvrent les pentes de Rosemont. À proximité sont situés les hameaux de Planoise, Châteaufarine et Equegney. Érigée en paroisse au Moyen Âge, l'église dessert Planoise, la Butte et les Vallières, ainsi que les Tilleroyes.

En 1636, pendant la guerre de Dix Ans (1634-1644), l'église et le village sont incendiés. Au XVIII^e siècle, tandis que le village fait probablement l'objet de plusieurs campagnes de reconstruction, de riches Bisontins y édifient des maisons suburbaines et plusieurs auberges s'installent le long de la route de Dole. Au cours du XIX^e siècle, la bourgade poursuit ses activités agricoles, davantage tournées vers l'horticulture et le maraîchage. Si l'enseignement scolaire est assuré sans doute depuis le Moyen Âge, une école publique est élevée sur les plans d'Édouard Griebling pour les enfant du quartier à partir de 1888. Dix ans après, la basilique transforme profondément le paysage de Saint-Ferjeux. Sa haute silhouette domine les habitations environnantes et devient un marqueur du quartier.

Vers 1900, environ 900 personnes vivent à Saint-Ferjeux. La vie sociale s'organise autour de plusieurs associations culturelles et sportives gravitant autour de la paroisse. L'Étoile sportive accompagne l'éducation des jeunes. Le quartier accueille également une société de tir et de gymnastique, La Républicaine, ainsi qu'une fanfare, La Concorde.

Au début du XX^e siècle, Saint-Ferjeux resserre ses liens avec Besançon grâce au tramway. Le déclassement de la ville comme place forte en 1911 permet de mieux relier le quartier, néanmoins séparé de la ville par de vastes terrains militaires. Après la Première Guerre mondiale, le maire Charles Siffert tente de mettre fin à la crise du logement qui sévit à Besançon. En 1927, il fait construire la cité-jardin Jean Jaurès le long de la rue de Dole. Ses 85 logements se révèlent rapidement insuffisants et, dès octobre 1929, la Ville lance la construction d'une seconde cité-jardin, plus vaste, à Rosemont. L'urbanisation est désormais amorcée ; un tissu urbain presque continu relie enfin le quartier à la vieille ville. La rue de Dole constitue la colonne vertébrale de celui-ci, qu'elle traverse et structure selon un axe est-ouest. L'emprise militaire reste prégnante avec les casernes Brun et Joffre qui marquent les limites du quartier à l'est.

La densification se poursuit dans les années 1960 avec la construction d'immeubles imposants dans la rue de Dole, dans les rues des Andelys et du Stand. Au sud, le complexe sportif de Rosemont est aménagé à partir des années 1960. La foire comtoise s'installe à partir de 1968, alors que Micropolis et son palais des congrès flambant neuf, dessiné par Gérard Boucton, est inauguré en 1987.

BASILIQUE SAINT-FERRÉOL-ET-SAINT-FERJEUX

26, RUE DE LA BASILIQUE

L'église Saint-Ferréol-et-Saint-Ferjeux est placée sous le patronage des deux saints patrons de Besançon, évangélisateurs de la Franche-Comté. Leurs dépouilles auraient été ensevelies dans une grotte située à l'emplacement de l'actuelle basilique. La première église aurait été construite par Aignan, découvreur des corps des deux saints en 370. Au XIe siècle, l'édifice en mauvais état est reconstruit par Hugues de Salins, puis devient un prieuré dépendant de l'abbaye Saint-Vincent. L'édifice connaît plusieurs campagnes de travaux, ceux de 1744 sont les derniers grands réaménagements entrepris par les Bénédictins avant la suppression du prieuré à la Révolution.

Au XIXe siècle, le village poursuit son développement. Le cimetière paroissial, établi devant l'église, prend également de l'importance, puis est agrandi à plusieurs reprises. L'augmentation de la population de Saint-Ferjeux rend rapidement l'église trop exiguë.

En 1871, le cardinal Mathieu prononce le vœu solennel d'élever « une église convenable ». La première pierre est posée le 30 août 1884 et les travaux sont confiés à l'architecte Alfred Ducat qui offre les plans de la nouvelle église et participe à son financement. La construction repose en grande partie sur la générosité des fidèles et sur des souscriptions publiques, auxquelles participent également les curés successifs de la paroisse.

Une première messe est célébrée dans le chœur achevé en 1892, le gros œuvre est quant à lui terminé en 1898, tandis que l'achèvement définitif du décor et la consécration interviennent en 1925.

Ducat conçoit un édifice monumental de style roman, dont la façade reprend pourtant la composition des grandes cathédrales gothiques. La polychromie des pierres (pierre blanche de Velesmes, pierre rouge de Sampans et pierre bleutée de Montrond), la variété des chapiteaux donnent à l'ensemble une forte singularité. À l'intérieur, les vitraux des maîtres-verriers parisiens Félix et Jean Gaudin complètent le programme décoratif médiéval. Dix toiles marouflées, peintes par plusieurs artistes parisiens ou francs-comtois, illustrent la vie du Christ et ses paraboles. Si la basilique renferme de nombreuses œuvres d'art, c'est assurément l'ensemble sculpté par Just Becquet qui s'impose comme le plus impressionnant par sa force, sa vitalité et sa virtuosité.



Basilique Saint-Ferréol-et-Saint-Ferjeux.

BREGILLE

Le village de Bregille se développe autour de l'abbaye Saint-Martin, dont l'origine remonterait à l'époque mérovingienne sans que cette hypothèse soit confirmée. Attestée au IXe siècle, elle est offerte par Charles le Chauve à l'archevêque qui fait bâtir une maison, puis un palais dans le village à partir du XVe siècle. Placée sous le vocable de Saint-Martin, la paroisse est érigée aux alentours du XIIIe siècle et s'étend sur Bregille et une partie des Chaprais. Un cimetière paroissial, dont une partie est réservée aux condamnés à mort, s'organise autour de l'édifice. Les coteaux du mont sont largement occupés par la vigne.

Si l'archevêque exerce son autorité seigneuriale sur une partie du territoire, le village dépend de la bannière de Battant. Vers 1300, il compte une centaine de familles, ce qui en fait l'agglomération suburbaine la plus importante de la banlieue bisontine. Doté d'un bac au moins dès l'époque moderne, le village bénéficie d'un accès direct à Besançon grâce à la construction d'un pont en bois en 1689. Celui-ci supporte également les canalisations permettant d'acheminer les eaux de Bregille vers les fontaines de la ville.

En 1814, lors du blocus de Besançon par les Autrichiens, le général Marulaz ordonne la destruction des maisons situées à l'extérieur des remparts. Les habitations de Canot, Bregille et des Chaprais sont incendiées dans un rayon de 250 toises, soit environ 500 mètres. Les arbres et les haies sont également coupés. La plupart des édifices du village ainsi que l'église sont ainsi rasés.

Après l'épisode autrichien, la protection devient urgente. La position stratégique du mont de Bregille, surplombant le flanc est de la citadelle, le Doubs et la ville, justifie sa fortification. En 1831, la lunette d'Arçon, édifiée à la fin du XVIIIe siècle, sur l'éminence de Beauregard, est démolie pour laisser place à un fort, tandis que celui de Bregille est élevé au sommet du mont entre 1820 et 1832.

Bregille-village se reconstitue progressivement au cours des décennies suivantes. Au début du XXe siècle, il forme un groupe compact de maisons de part et d'autre de rues étroites. De nombreuses maisons cossues s'implantent le long de la rue des Fontenottes, rue du funiculaire et sur le plateau à la fin du XIXe siècle et dans le premier quart du siècle suivant. Au sommet de la colline, l'urbanisation prend également de l'ampleur. Une école y est construite en 1904. La mise en service du funiculaire en 1913 ouvre de nouvelles perspectives pour Bregille-plateau, qui est alors appelé à devenir un lieu de villégiature pour les curistes. Dans le même temps, de nouvelles rues sont tracées sur le versant dominant les Chaprais.

Au pied de la colline, du côté de la gare de la Mouillère, l'activité horlogère se développe avec l'installation d'entreprises telles que Tribaudeau et Zénith. Plus au sud, le secteur des Prés-de-Vaux accueille des papeteries (1889), puis une usine de soieries artificielles (1890). La cité des Prés-de-Vaux est construite à la fin des années 1920. Dans la seconde moitié du XXe siècle, l'urbanisation gagne les hauteurs de la colline.

CHAPELLE SAINT-MICHEL

17, CHEMIN DES VAREILLES

En 1936, le chanoine Mourot a pour projet la construction d'une chapelle en pierre sur le plateau de Bregille. Il faut attendre 1964 pour qu'un modeste édifice de culte dédié à saint Michel soit enfin bâti sur un terrain situé le long du chemin des Vareilles. Construit en éléments métalliques et béton préfabriqués, seule la croix installée sur sa façade permet de l'identifier. Les chapelles préfabriquées se multiplient au cours des années 1960 dans le diocèse : Bart, Nommay, Étupes, Sainte-Suzanne…

Ces « églises-baraques » économes permettent l'installation en urgence d'un lieu de culte dans des quartiers neufs encore non desservis, bien souvent en attendant la construction d'un bâtiment pérenne.

Dans bien des paroisses, ces chapelles de secours n'ont finalement pas été remplacées, soit parce que la somme nécessaire pour bâtir une église neuve n'a pu être réunie, soit parce que la baisse de fréquentation de l'église ne rendait plus nécessaire un tel investissement. La chapelle Saint-Michel est demeurée debout jusqu'en 2021.



Chapelle Saint-Michel, vue prise en 2021 avant sa destruction.

ÉGLISE SAINTE-JEANNE-D'ARC

3, RUE DU CROTOT

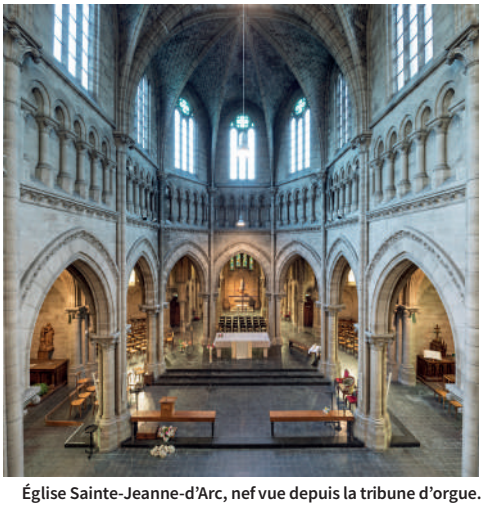
Église Sainte-Jeanne-d'Arc, chevet.



Après la destruction de l'église Saint-Martin de Bregille, plus aucun lieu de culte ne dessert le hameau qui devient bientôt un quartier de la ville en expansion. En 1901, une chapelle dédiée à Saint-Lin est aménagée dans un bâtiment situé à l'angle de la rue des Fontenottes et du chemin du Fort de Bregille. Nommé curé en 1919, l'abbé Quinnez est chargé par l'archevêque monseigneur Humbrecht d'y bâtir une église. L'entrepreneur Alfred-Jacques Nasousky se voit confier le projet. La première pierre est posée le 27 octobre 1929, mais pour des raisons financières, la construction ne s'achève qu'en 1956 ! En 1931, une première campagne de travaux est réalisée : le chœur et le transept. En 1947, l'architecte René Tournier dessine les plans de la sacristie, inaugurée en 1948. Enfin, en 1952, l'abbé Court, curé de la paroisse, sollicite l'architecte suisse Fernand Dumas pour achever la nef et le clocher. Si la proposition de Tournier s'inscrit dans le style néogothique de Nasousky, l'extension de Dumas est résolument moderniste. Haut de 31 mètres, le clocher de forme cubique est en béton armé ; il comprend une salle de catéchisme en sous-sol, ainsi qu'une large tribune d'orgue visible depuis la nef.

LE PROCÉDÉ DE CONSTRUCTION NASOUSKY

Entre 1927 et 1936, le diocèse de Besançon commande cinq églises à un entrepreneur établi au Havre, dont deux à Besançon : celles de Bregille et des Chaprais. Alfred-Jacques Nasousky est né dans une famille de tailleurs de pierre. Devenu entrepreneur, il collabore avec l'architecte Édouard Bérard, un précurseur de l'utilisation de la préfabrication en béton armé pour la construction d'églises. Nasousky se spécialise dans la conception des édifices religieux et reprend le procédé Bérard en l'adaptant. Il met au point un système de fabrication en béton armé imitant parfaitement la pierre, dont il dépose un brevet. Cela lui permet de créer des églises néo-médiévales reproduisant parfaitement les églises médiévales. Seule la répétition identique des décors (frises en bas-reliefs, chapiteaux, etc.) trahit le recours à la technique moderne du moulage.



Église Sainte-Jeanne-d'Arc, nef vue depuis la tribune d'orgue.



Église Sainte-Jeanne-d'Arc, clocher en béton armé dessiné par Fernand Dumas.

CHAPRAIS-CRAS

Jusqu'au XIX[e] siècle, le territoire des Chaprais conserve un caractère essentiellement agricole. La culture de la vigne et le maraîchage y occupent une place importante. Plusieurs toponymes attestés dès cette période témoignent de ce passé agreste, comme la rue du Pater, dont le nom renvoie au pâturage.

Traversés par la route menant à Baume-les-Dames, les Chaprais sont ponctués de fermes isolées, de maisons suburbaines, d'auberges et de petits hameaux. En 1814, la plupart de ces habitations sont détruites lors du blocus de la ville, mais il est également le premier secteur hors Boucle investi par les Bisontins.

Plusieurs aménagements favorisent progressivement la constitution d'une zone d'habitat compact entre la Mouillère, les Chaprais et la Viotte : l'ouverture des ponts de Bregille (1837) et de la République (1838), le percement de la rue Neuve-des-Chaprais (1838, aujourd'hui rues Carnot et des Chaprais), puis l'installation de la gare Viotte (1856). L'avenue Fontaine-Argent, percée en 1876, relie la ville aux cimetières du Champ-Bruley et des Chaprais, ainsi qu'à l'église. L'installation de la gare de la Mouillère en 1884, puis la construction du complexe thermal en 1892, contribuent à leur tour à dynamiser le secteur.

La densification du quartier se fait progressivement, sans programme d'ensemble, avec une juxtaposition d'habitats très différents renforçant le caractère résidentiel des Chaprais qui accueille une part importante d'employés des PLM (Paris-Lyon-Méditerranée).

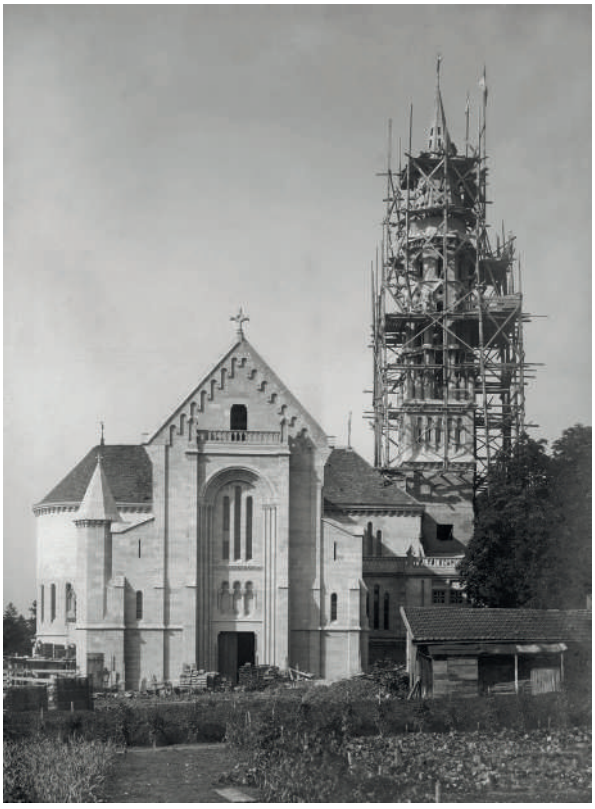
Plusieurs aménagements urbains sont réalisés à la demande des habitants, réunis en association, notamment l'éclairage public en 1872 et l'arrivée de l'eau potable (1874). Si un service scolaire est assuré par le prêtre dans la cure de l'église dès sa construction, le quartier est également doté d'une école en 1872.

Au XX[e] siècle, l'industrie horlogère s'implante massivement aux Chaprais. De très nombreuses usines sont construites dès le début du siècle parmi lesquelles : Lipmann frères, Utinam, La Perla, Nappey, le Sidhor, Les Pierres françaises, Perfex, Yema, Sarda (Difor), Pétolat et Anguenot, etc. L'habitat, d'abord concentré autour du Pater[2], s'étend progressivement vers les secteurs plus proches de la ville, à mesure que les servitudes militaires s'éloignent de la Boucle et que l'industrie horlogère gagne le quartier. La construction des églises Saint-Martin puis du Sacré-Cœur reflète ce déplacement progressif de la polarisation du quartier. Après les deux guerres mondiales, les derniers terrains disponibles sont à leur tour lotis d'immeubles.

2- Le lieu-dit du Pater est situé au niveau de la rue éponyme, de la rue de l'église et le long de la rue de Belfort.

ÉGLISE SAINT-MARTIN

12, RUE DE L'ÉGLISE



Église Saint-Martin des Chaprais, chantier d'extension de l'église Saint-Martin photographié en 1927, archives de la paroisse.

Depuis le Moyen Âge, la paroisse Saint-Martin s'étend sur les quartiers des Chaprais et de Bregille. La première église, située à proximité de Bregille-Village, est rasée en 1814. En 1821, une nouvelle église Saint-Martin est construite rue de l'Église, au lieu-dit le Pater. Son implantation, en dehors des servitudes militaires, doit éviter qu'elle ne connaisse le même sort que le premier édifice. À proximité immédiate de l'église est également aménagé le cimetière des Chaprais (1824), qui supplante celui du Champ-Bruley, premier cimetière communal. La proximité de l'église Saint-Martin contribue à son succès. En 1897, Saint-Martin est reliée à la ville grâce au tramway.

Le contrôleur-architecte de la Ville, Denis Philibert Lapret, dessine le projet d'une église de style classique. Le 3 mai 1821, la première pierre d'un édifice pouvant accueillir 1300 personnes est posée. Un siècle plus tard, l'église s'avère trop petite. Son agrandissement est confié à Alfred-Jacques Nasousky en 1927. De l'édifice de 1821 ne reste visible que le clocher-porche, néanmoins réhaussé par une flèche ajourée. Les extensions construites par Nasousky abandonnent l'architecture classique pour un vocabulaire plus éclectique : des références à la période médiévale, aux architectures romanes et gothiques.

ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR

12, AVENUE SADI-CARNOT

L'église du Sacré-Cœur naît d'un vœu prononcé par l'archevêque monseigneur Gauthey pendant la Première Guerre mondiale : la Franche-Comté est alors proche de la ligne de front et le souvenir de l'occupation prussienne de 1870-1871 est encore très vif, même si Besançon avait été épargnée. L'archevêque de Besançon s'engage à faire construire une église si le diocèse en sort indemne. Il n'en voit pas la construction, puisqu'il décède en 1918. Son successeur, monseigneur Humbrecht, fait néanmoins en sorte que le vœu soit mis en œuvre, avec quelques aménagements. Il délaisse la colline de Bregille, sur laquelle une grande basilique inspirée du Sacré-Cœur de Montmartre avait été imaginée au profit du quartier des Chaprais, dont la population a augmenté. Le 12 février 1921, Eugène Guillemot dresse le plan de l'édifice à construire sur le terrain de l'ancien couvent des capucins (rue de la Cassotte). Cet architecte parisien travaille dans les mêmes années sur l'église du Sacré-Cœur à Vesoul. Son projet est retenu, mais l'église est finalement édifiée le long de l'avenue Sadi-Carnot, sur l'ancien terrain de l'horticulteur Calame.

Les bâtiments existants de l'horticulteur sont alors conservés pour être aménagés en salle paroissiale et en presbytère. La pose de la première pierre de l'église a lieu le vendredi 3 juin 1921, jour de la fête du Sacré-Cœur. Le chantier de construction impressionne les habitants en raison des matériaux et du procédé utilisé : les fondations et l'ossature de l'édifice sont en béton armé. Les colonnes sont moulées grâce à un coffrage en bois dans lequel une armature métallique a été insérée. Un mélange de ciment, de sable et de chaux est progressivement versé et soigneusement tassé. Une fois le coffrage défait, l'ébauche de colonne est arrondie, le chapiteau épannelé puis sculpté de motifs végétaux. Chaque chapiteau arbore un motif différent. L'église est consacrée le 8 juin 1923 par monseigneur Humbrecht. Le 10 décembre 1931, un caveau est creusé dans une chapelle latérale pour accueillir la dépouille de monseigneur Gauthey. Le chœur est réaménagé après 1967 pour correspondre aux nouvelles prescriptions liturgiques. À cette occasion, les enduits intérieurs sont intégralement refaits.



Église du Sacré-Coeur, nef vue depuis la tribune d'orgue.



Église du Sacré-Coeur, chapiteau sculpté dans le béton.



Église du Sacré-Coeur, verrière en vitrail de l'atelier Barillet, Le Chevallier et Hanssen.



Église Notre-Dame-du-Foyer.

CHAPELLE NOTRE-DAME-DU-FOYER

RUE DU CHASNOT

Dans les années 1950, un terrain, une grange et une maison donnant sur la rue du Chasnot sont cédés au diocèse. Les paroissiens aménagent une chapelle dans la grange. Devenue trop petite, son extension est décidée quelques années plus tard. Un membre de la paroisse, Georges Doucet, en esquisse les plans et s'appuie sur le savoir-faire du bureau d'étude d'Yves Barthes. La nouvelle chapelle, bénie le 2 juillet 1967, occupe le rez-de-chaussée de l'édifice, tandis qu'à l'étage sont aménagées des salles de catéchisme. Des verrières sont commandées au maître-verrier bisontin Michel Seurre.

GRETTE-BUTTE

L'histoire du quartier Grette-Butte est étroitement liée à celle de Velotte, les deux territoires ayant relevé de la même paroisse depuis le Moyen Âge. La connexion de Velotte à la cité de Besançon s'effectue au moyen d'un chemin mentionné dans les sources médiévales, alors qu'un bac, placé sous la juridiction de l'archevêque avant la Révolution, permet le franchissement de la rivière. Mentionné dès le milieu du XIe siècle, le village possède un territoire vaste qui englobe les bords du Doubs, les collines de Chaudanne et de Rosemont, sans doute jusqu'au lieu-dit de Champforgeron. Plusieurs moulins, une maladrerie, un cimetière et des établissements monastiques sont attestés par les sources médiévales et modernes. La vigne modèle ce paysage alors peu boisé.

Jusqu'au XIXe siècle, l'habitat demeure principalement regroupé autour du village de Velotte, mais aussi le long de la rue de Moulins (rue de Dole actuelle) au lieu-dit la Butte. La construction du pont Canot en 1877 modifie profondément le visage de ce secteur. La Grette, la Butte et Champforgeron étant directement reliés au centre-ville, leur urbanisation s'accélère. Cette transformation donne lieu, dès cette période, à plusieurs chantiers d'envergure. Les abattoirs sont édifiés par la Ville à Canot, tandis que plusieurs ensembles de logements voient le jour, dont la cité des Charmettes (1877-1883), démolie dès 1923 pour céder la place à une usine[3]. Cette urbanisation prend place dans un secteur encore largement encadré par les emprises militaires du polygone et de la prison à l'ouest (1885), et de la caserne de la Butte au nord (1878).

La transformation du secteur se poursuit à la fin du siècle avec l'implantation de diverses activités industrielles et l'installation de nombreux ouvriers. Deux chantiers monumentaux marquent les années 1930 : la cité universitaire Canot, achevée en 1932, et l'école d'horlogerie inaugurée l'année suivante par le président Albert Lebrun. Jusqu'à cette époque, alors que la population du quartier a considérablement augmenté, l'église Saint-Hippolyte de Velotte, édifiée au cours du XIe siècle et reconstruite au XVIIIe siècle, dessert les deux versants de la colline de Chaudanne.

L'urbanisation du quartier change d'échelle à la fin des années 1950. En 1959, la Ville choisit la Grette pour accueillir un vaste programme de logements sociaux, destiné notamment aux populations ouvrières. Cette opération répond à la forte croissance démographique que connaît alors Besançon. Les trois immeubles de la cité Brulard sont édifiés progressivement jusqu'en 1962. Les deux premières barres comptant 408 logements, l'ensemble prend rapidement le nom des « 408 ». La cité Brulard est conçue, comme les autres grands ensembles réalisés à Besançon à cette période, pour accueillir les équipements nécessaires à la vie quotidienne. Elle dispose d'un centre social, d'une maison des jeunes et de la culture, d'une crèche, d'une école maternelle et de commerces. Les trois barres des 408 sont finalement déconstruites entre 2018 et 2022.

3- En 1985, la Chambre du commerce et de l'industrie, construite à l'emplacement de l'usine des Compteurs démolie à son tour.

CHAPELLE SAINTE-THÉRÈSE

19, RUE DE LA GRETTE

Au début du XX[e] siècle, le quartier de la Grette appartient à la paroisse Saint-Hippolyte dont l'église se trouve à deux kilomètres dans le village de Velotte. C'est pour mieux desservir le quartier qu'une première chapelle Sainte-Thérèse est construite. Au début des années 1930, elle est endommagée par un incendie. Les dons des paroissiens en permettent la reconstruction et l'ajout d'une extension qui lui donne son plan en T. L'édifice est simple : seuls un petit campanile et une grande croix blanche en relief sur le mur pignon le rendent identifiable en tant que lieu de culte. À l'intérieur, les murs sont ornés de décors peints au pochoir : un chemin de croix, des rosaces, des frises… Un vitrail figuratif est installé dans le chœur et des verres colorés dans la nef. En 1939, la chapelle est érigée en église paroissiale. L'édifice est aujourd'hui dédié au culte orthodoxe.

CHAPELLE SAINT-JOSEPH...

18, AVENUE VILLARCEAU

En 1909, le curé de la paroisse de Saint-Ferjeux, Joseph Outhenin-Chalandre, décide la construction d'une chapelle desservante dans le quartier de Champforgeron-Butte. En 1912, la chapelle Saint-Joseph est consacrée. D'une capacité de 120 personnes, elle est agrandie treize ans plus tard de quelques travées, afin d'accueillir 200 fidèles supplémentaires. En 1943, les limites de la paroisse Sainte-Thérèse sont repoussées afin d'intégrer le secteur de Chamforgeron : la chapelle Saint-Joseph devient alors l'église paroissiale à la place de la chapelle Sainte-Thérèse.

CENTRE PAROISSIAL SAINT-JOSEPH

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le curé Joseph Patingre prend la décision de construire un centre paroissial et une nouvelle église plus spacieuse. Il demande à l'architecte René Tournier de travailler au projet. Le presbytère est rapidement construit. À partir de 1947, c'est au tour d'un long bâtiment abritant des salles de catéchisme, un logement, un dispensaire, ainsi qu'un cinéma, Le Villarceau. Il propose des séances aux habitants du quartier. Les recettes générées participent au financement de la construction du nouveau lieu de culte. En 1952, lorsque la chapelle est détruite pour y construire l'église actuelle, le cinéma se transforme en salle de culte le temps des célébrations.



Le Villarceau et l'église Saint-Joseph.

NOUVELLE ÉGLISE SAINT-JOSEPH

18, AVENUE VILLARCEAU

Deux projets sont imaginés par René Tournier. En 1944, il dessine une église inspirée de l'architecture romane dotée d'une nef avec des bas-côtés et un transept, des baies à arcs en plein cintre, des décors et chapiteaux sculptés, et un déambulatoire autour de l'autel. En 1951, deux nouvelles séries de dessins montrent l'évolution vers un parti très différent aux lignes bien plus épurées : les bas-côtés, les sculptures des chapiteaux et le transept disparaissent au profit d'un volume aérien. Les baies sont rectangulaires. S'il utilise toujours la pierre de Chailluz pour les murs, la structure et l'impressionnante voûte sont en béton armé.

RENÉ TOURNIER, ARCHITECTE DIOCÉSAIN

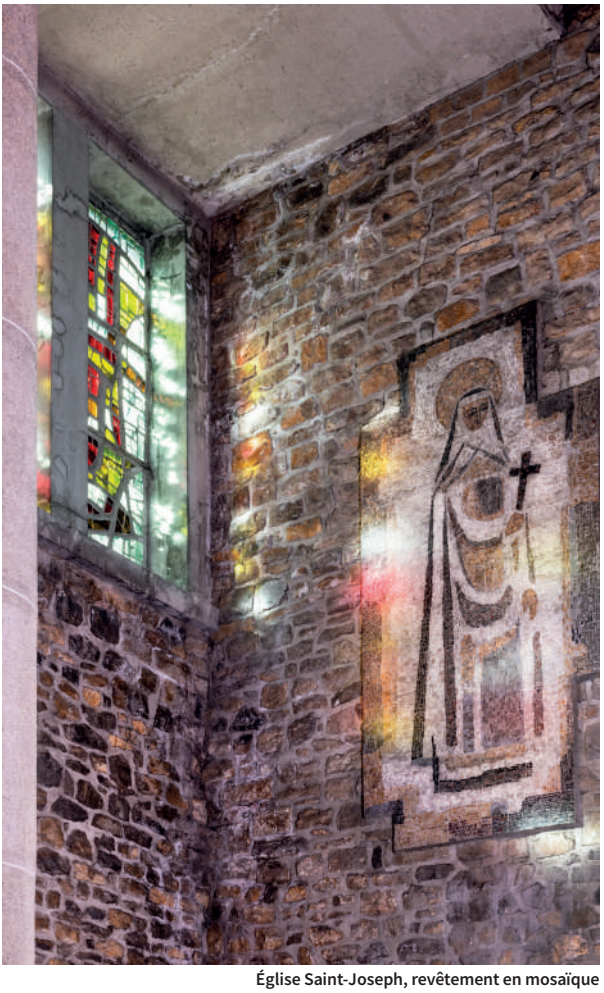
René tournier se fait connaître, en 1929, en remportant le concours de la cité universitaire Canot. Les projets pour lesquels il est sollicité se multiplient en nombre : à Salins-les-Bains, l'établissement thermal, à Besançon, l'institut des sciences naturelles place Leclerc, les haras nationaux rue de Dole, mais aussi des commerces, des industries, des logements individuels et collectifs, des infrastructures de génie civil, etc. Tournier est investi dans les sociétés savantes locales et ses travaux s'appuient sur sa connaissance érudite de l'histoire de l'art. En 1938, il est nommé architecte des monuments historiques du Doubs. Il devient aussi architecte diocésain et membre de la commission diocésaine d'art sacré. Pour le diocèse de Besançon, il réalise un grand nombre d'édifices religieux : le collège Saint-Joseph, la chapelle votive du Russey, la crypte Notre-Dame-de-la-Libération et la chapelle de la Roche d'Or à Velotte : les édifices qu'il dessine associent des techniques de construction contemporaines à des matériaux plus traditionnels et font référence à une architecture historiciste.

Église Saint-Joseph, vue de la nef depuis la tribune d'orgue, avec les verrières de Jacques Le Chevallier.



JACQUES LE CHEVALLIER ET LES ARTISANS DE L'AUTEL

Pour l'ameublement et la décoration de l'église, René Tournier fait appel au peintre-verrier Jacques Le Chevallier. Ensemble, ils conçoivent chaque élément du mobilier, qu'il s'agisse de l'autel, des ambons, des confessionnaux, des fonts baptismaux, ou encore des bénitiers… Jacques Le Chevallier est membre des Artisans de l'Autel. Né en 1919, ce mouvement est composé d'ouvriers d'art, de décorateurs, de maîtres-verriers, de sculpteurs… Tous catholiques, ces artistes se réclament de l'artisanat et travaillent à l'aménagement des lieux de culte. Le Chevallier sollicite de jeunes artistes de son entourage : Irène Zack crée les mosaïques de la nef, Louis Chavignier sculpte la grande croix d'église placée au centre du maître-autel, Francis Burette façonne les châssis en métal repoussé des tympans à l'entrée. Françoise Haas sculpte à la gouge un chemin de croix. De son côté, Le Chevallier est l'auteur des verrières en dalles de verre. Il en dessine les modèles afin que le vicaire Marcel Ferreux les réalise.



Église Saint-Joseph, revêtement en mosaïque représentant sainte Thérèse réalisé par Irène Zack.

Église Saint-Joseph, troisième station du chemin de croix réalisé par Françoise Haas.



CHAPELLE-DES-BUIS

Situé sur les hauteurs de Besançon, le lieu-dit de la Chapelle-des-Buis se compose d'un vaste plateau, Trois-Châtels et d'une crête sur laquelle en place de l'ancien oratoire s'élève aujourd'hui une chapelle dont le nom Notre-Dame-des-Buis provient de la Vierge des buis, protectrice des nomades.

Ce site a pendant longtemps été un lieu de passage. Dès l'Antiquité la route est empruntée pour se rendre en direction de l'Italie, comme en témoignent les vestiges de la voie romaine, encore présents. L'utilisation de cette voie décline la porte taillée de Rivotte est ouverte, son chemin, moins escarpé, favorisant le transport.

Depuis le XIII^{e} siècle environ, le plateau des Trois-Châtels est tourné vers les activités agricoles. Jusqu'au XIX^{e} siècle, le vignoble de Besançon s'y épanouit, notamment par la présence du clos Couteret.

Entre la fin du XVIII^{e} et le début du XIX^{e} siècle, deux ouvrages militaires, les lunettes de Tousey et de Trois-Châtels sont bâties pour protéger la citadelle. Sur la crête, les forts de l'Est des Buis et de l'Ouest des Buis sont construits au début des années 1870.

L'espace en surplomb, visible en de nombreux points de Besançon est propice à l'installation d'un lieu de culte : Notre-Dame-des-Buis. Cette chapelle a la réputation d'être installée sur un ancien sanctuaire datant du XVI^{e} siècle. Elle est reconstruite à partir de 1859 par la volonté de l'abbé Ballot, curé de Morre. Elle accueille les fidèles, notamment de Trois-Châtels en contrebas et du hameau l'avoisinant et est également un lieu de pèlerinage où de nombreuses processions se sont tenues.

Lors du conflit Franco-Prussien de 1870, la ville est épargnée. En 1870, un ex-voto dédié à la Vierge est scellé dans une cavité le long du chemin de la chapelle. Pour rendre grâce à Vierge et la remercier de sa protection, le diocèse organise un pèlerinage à Notre-Dame-des-Buis en 1873 par le cardinal Mathieu, accompagné d'un sermon de l'abbé Besson. Aujourd'hui encore, la chapelle se trouve à l'intersection de trois communes : Morre, Besançon et Fontain et reste un lieu de passage pour les pèlerins.

CRYPTE NOTRE-DAME-DE-LA-LIBÉRATION

92, CHEMIN DE LA CHAPELLE-DES-BUIS

Le 16 juin 1940, tandis que les troupes allemandes pénètrent dans Besançon, l'archevêque Maurice Dubourg, promet « d'élever un grandiose monument à la sainte Vierge, si Besançon et le diocèse échappent à la destruction ». L'emplacement choisi est la Chapelle-des-Buis, où l'archevêque a pris l'habitude d'aller marcher avec ses fidèles. Après la libération de la ville, le 8 septembre 1944, le diocèse lance une série de souscriptions pour en financer la construction. La réalisation est confiée au sculpteur Henri Rey et à l'architecte René Tournier. La statue imaginée est colossale : elle doit culminer à 35 mètres ! Dans la presse nationale, la critique est virulente, reprochant au diocèse un cléricalisme ostentatoire. René Tournier et Henri Rey revoient leurs dessins : la sculpture de la Vierge adopte des proportions plus modestes, six mètres de haut. Elle s'élève sur une plate-forme recouvrant la crypte, une église semi-enterrée dans la colline qui est encadrée par deux bâtiments formant un monastère pour une communauté de moines franciscains.



Crypte Notre-Dame-de-la-Libération, chœur.

Le 8 septembre 1950 a lieu la bénédiction solennelle de la crypte et de la statue. Le monastère n'a pas été construit mais la communauté franciscaine s'est établie dans des bâtiments à proximité de de Notre-Dame-des-Buis. Dans la crypte, les murs des galeries arborent 127 plaques commémoratives des morts de la Seconde Guerre mondiale.

En 1954, Monseigneur Dubourg est inhumé dans un caveau dont la construction avait été prévue dès l'origine du projet au pied de l'une des voûtes latérales.



Crypte Notre-Dame-de-la-Libération, galerie des morts et gisant de monseigneur Dubourg.

MONTRAPON

Situé dans la banlieue de Besançon, le lieu-dit Montrapon est situé le long des voies de communication menant en direction de Gray et Vesoul. Vaste secteur agricole, il est marqué par le vignoble bisontin qui s'étend jusqu'aux Montboucons et Tilleroyes. Des fermes et propriétés agricoles, comme la Grange Huguenet bâtie dans les années 1970, parsèment ce territoire.

La densification du quartier s'accentue dès le XIX^{e} siècle avec l'édification d'éléments structurants : des constructions militaires avec le fort des Montboucons ou le fort des Justices installé sur les hauteurs permet de protéger la rue de Vesoul. Des infrastructures scientifiques sont construites, ainsi l'observatoire de Besançon, dont la position excentrée permet une meilleure observation du ciel, est inauguré en 1884. La majeure partie des habitations sont concentrées entre l'avenue de Montrapon et la rue de Vesoul. En 1897, le quartier est aussi marqué par le passage du tacot, le train départemental qui relie Besançon à Vesoul en passant par la rue Montjoux et la rue de Chaillot.

Au XX^{e} siècle, l'urbanisation se développe avec la construction d'habitat individuel mais aussi d'équipements sportifs : le stade municipal en 1939, le palais des sports en 1967, la piscine Mallarmé en 1970 et la salle d'escalade en 2020. Dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, le quartier se dote d'usines dont celle des montres Dodane, d'après les plans des frères Perret.

Des immeubles collectifs, sur le même modèle que ceux de Palente, sur cinq niveaux, sont édifiés entre l'avenue Léo Lagrange et la rue de Fontaine-Écu donnant naissance à la cité de Montrapon et plus tard à celle de Fontaine-Écu.

Au nord, le Boulevard Winston-Churchill, aménagé en 1964, divise le quartier tandis qu'à proximité se construisent des grands ensembles de huit à quinze étages, détruits depuis. Dans les mêmes années, l'Université se développe et emménage à proximité de l'observatoire.

La construction du pont sur la voie ferrée en 1987 achève l'ouverture et l'accessibilité du quartier. À la même période s'aménage la place de Coubertin permettant la création du centre commercial, d'immeubles collectifs et de la maison de quartier.

PREMIÈRE ÉGLISE PAROISSIALE SAINT-LOUIS

9, RUE ANTONIN-FANART

Dans la première moitié du XX^{e} siècle, la paroisse de Saint-Claude fait l'acquisition de terrains situés rue Antonin-Fanart et y installe une salle paroissiale. En 1939, elle construit une église paroissiale dédiée à saint Louis et pouvant accueillir jusqu'à 300 personnes. Avec la densification du quartier dans les années 1950, naît un projet de centre paroissial comprenant une église d'une plus grande capacité, mais également tout un ensemble d'infrastructures permettant de développer la vie sociale et culturelle du quartier. Vendue à la fin des années 1960, l'église a été modifiée pour devenir un garage de réparation automobile.



Église Saint-Louis, la première église devenue aujourd'hui un garage de réparation automobile.

CENTRE PAROISSIAL

28, AVENUE DE MONTRAPON

La paroisse acquiert petit à petit différents terrains situés avenue de Montrapon, entre l'école Antonin-Fanart et la Grange Huguenet. En 1953, elle y installe dans un bâtiment provisoire le cinéma Montjoy. En 1961 démarre la construction d'un véritable cinéma conçu par l'architecte Vladimir Scob. Il prend place derrière le presbytère au numéro 20 de l'avenue de Montrapon (les deux édifices n'existent plus).

Pour la construction de l'église, la commission diocésaine d'art sacré fait appel à Alfred Manessier avec qui elle a une importante collaboration. Manessier est l'auteur des vitraux de l'église des Bréseux, probablement les premiers vitraux abstraits de la région. Le peintre s'entoure d'un autre artiste, Jean Le Moal, et de l'architecte Rémy Le Caisne.

En 1954, Rémy Le Caisne dessine les plans de l'édifice. Jean Le Moal en étudie la mise en lumière par les verrières et les vitraux qu'il crée. La construction ne démarre que dix ans plus tard. Entre-temps, Alfred Manessier s'est retiré du projet et la capacité de financement de la paroisse a fortement diminué. Les dimensions de l'édifice sont réduites pour réaliser quelques économies. Le 26 juin 1968 a lieu la première célébration dans l'église.



Église Saint-Louis de Montrapon, façade principale.



Église Saint-Louis de Montrapon, chapelle des fonts baptismaux.

RÉMY LE CAISNE ET LE GROUPE ESPACE

Rémy Le Caisne est membre du Groupe Espace. Fondé en 1951, il rassemble architectes, constructeurs et plasticiens qui cherchent à atteindre une unité de l'art et à dépasser la scission entre architectes et artistes. Il prône un art qui répond aux nécessités fonctionnelles et à tous les besoins de l'homme, des plus simples aux plus élevés. Il travaille sur les espaces, les couleurs, la lumière, les circulations. Rémy Le Caisne applique ces principes et réflexions à la conception du centre paroissial. Discret depuis la rue, l'édifice surprend par son vaste volume intérieur. Grâce au sol légèrement incliné, le sanctuaire* est visible de partout, pourtant le cheminement pour l'atteindre n'est jamais direct. Il contourne les îlots formés par les bancs, passant progressivement de la pénombre du narthex*, au chœur baigné de lumière par un lanterneau placé au-dessus de l'autel. Cet aménagement symbolise le chemin du fidèle vers la foi.

LA PISCINE BAPTISMALE DE JEAN LE MOAL

Pensée comme un élément central de l'église par l'architecte, la chapelle des fonts est confiée à l'artiste Jean Le Moal. L'œuvre de cet artiste, considéré comme l'un des principaux représentants de la non-figuration en France dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, touche à de nombreux domaines, la peinture, le décor monumental, le vitrail… Pour Saint-Louis, Le Moal puise son inspiration dans les premiers siècles de l'Église au cours desquels le baptême est donné par immersion complète. Il imagine une piscine baptismale en béton, alimentée en eau par une fontaine sculptée dans un bloc de lave. L'ensemble est créé en 1966, mais le revêtement en mosaïque et la verrière en vitrail dessinés par l'artiste ne peuvent être mis en œuvre, faute de moyens suffisants. En 1996, les travaux reprennent avec un revêtement en mosaïque dessiné par Jacques Deliou et posé par Dario d'Andrea. Ce dernier, mosaïste, est aussi l'auteur du décor mural créé en 2002 : « La vie du Baptisé ». Un an plus tard le vitrail de la chapelle « La vie éternelle » dessinée par Yoki est réalisé par le maître verrier Michel Eltschinger.

PALENTE

Au XIX^{e} siècle, le quartier de Palente est essentiellement agricole, constitué de champs, en lisière de la forêt de Chailluz. Quelques fermes sont situées à proximité des voies et un hameau est fixé au niveau du lieu-dit « Palente », à proximité d'une grange bâtie au XVI^{e} siècle pour la famille Chifflet plus tard appelée « le château de Palente ».

Dans le dernier quart du XIX^{e} siècle, deux forts sont construits pour défendre ce secteur de la ville : le fort Benoît - ou fort de Palente - et le fort de la Dame Blanche. Le polygone, vaste terrain militaire servant pour les manœuvres, est quant à lui créé en 1903. En 1950, la municipalité l'acquiert auprès de l'armée, ouvrant la voie à une urbanisation planifiée de ce secteur.

Plusieurs projets d'aménagement se succèdent alors au cours des années suivantes.

L'architecte Louis Aublet élabore le plan masse, adopté en 1952, dans lequel il prévoit des immeubles collectifs, des pavillons et des pavillons jumelés, soit 849 logements.

L'habitat pavillonnaire est confié à l'association « Castors Comtois ». Créées dans le contexte de la Reconstruction, les associations de Castors prônent l'auto-construction coopérative. Les adhérents s'entraident pour construire tout ou partie de leur habitation.

Quelques années plus tard, la cité des Orchamps – bâtie de l'autre côté du boulevard Blum - se distingue par une conception beaucoup plus massive constituée exclusivement de grands ensembles.

Dans les années qui suivent, des commerces et services s'installent à Palente. L'usine Mischler puis celle de LIP, inaugurée en 1962, permettent aux ouvriers de travailler à proximité de leur domicile.

Deux institutions structurent la vie du quartier : le Centre culturel populaire de Palente-Orchamps (CCPPO) et la paroisse de Palente, qui partagent plusieurs équipements, dont le cinéma Lux (1959), la salle des fêtes (1959) et la maison des jeunes (1961). La vie sociale s'organise notamment autour de l'abbé Manche, curé de la paroisse, qui encourage la solidarité et le vivre-ensemble.

Depuis le début du XXI^{e} siècle, le quartier Orchamps-Palente vit une mutation importante : réhabilitations, démolitions et embellissements sont devenus nécessaires pour faire évoluer ce quartier d'un point de vue énergétique mais également pour améliorer son habitabilité de manière générale. Plusieurs équipements ont dynamisé le quartier dont la médiathèque des Tilleuls inaugurée en 2016.

CENTRE PAROISSIAL SAINT-PIE-X

18, AVENUE DES GÉRANIUMS

En 1939, le hameau de Palente est rattaché à la paroisse Saint-Martin des Chaprais, dont l'église est distante de trois kilomètres. En 1947, le diocèse loue le château Chifflet, un vaste domaine au cœur du hameau où il aménage un presbytère et une chapelle de secours bénie en juin 1949. Cinq ans plus tard, à la veille de Noël, la chapelle est détruite par un incendie. Entre-temps, le nouveau quartier de Palente s'est développé. La paroisse fait l'acquisition d'une parcelle de terrain au centre du quartier pour y construire une grande église dédiée à Saint-Pie-X. L'architecte Jacques-Louis Gauthier qui vient de concevoir l'église Sainte-Thérèse à Bethoncourt est choisi pour dessiner un ensemble comprenant l'église, le presbytère et plusieurs salles de réunion. L'ensemble est bâti en 1959, mais il faut attendre 1979 pour que le clocher soit érigé.

LES VITRAUX DE GABRIEL SAURY

L'intérieur de l'église surprend par son volume et sa grande sobriété. Elle n'a pour seul décor qu'un ensemble de vitraux dessinés par l'artiste Gabriel Saury. Sur ceux du chœur et de la nef, l'artiste a inscrit prières et psaumes, dont les lettres sont dessinées au plomb et réhaussées par des verres aux couleurs vives.

Centre paroissial Saint-Pie-X, église, chapelle et salles paroissiales.



LA PAROISSE DE PALENTE

UN PIVOT DANS LE QUARTIER ET LORS DES ÉVÈNEMENTS LIP

En 1956, l'abbé Manche est nommé prêtre. Outre la construction de l'église, il a pour mission de créer dans ce quartier une vie sociale, culturelle et sportive. Il installe donc un dispensaire rue Campenotte, puis un autre rue Berlioz. Investi dans le monde sportif bisontin, il administre la section de gymnastique « Jeunesse de Palente ». Il est aussi entraîneur de football et fonde le Patronage Sportif Bisontin (PSB). En outre, il assure aussi la direction et la programmation du cinéma Lux construit rue de la Corvée en 1959. Cet investissement du secteur social, culturel, sportif, cultuel, fait du centre paroissial une entité structurante de ce quartier dans lequel s'est installée en 1960 l'usine d'horlogerie et de mécanique de précision LIP. De nombreux ouvriers de l'usine vivent dans le quartier. Aussi, au moment des évènements LIP en 1973, le cinéma et le centre paroissial deviennent des lieux de lutte, à l'instar de la Maison pour Tous ou du gymnase Jean-Zay où une partie de la production de montres se délocalise. L'église offre sa salle de conférence et ses salles de réunion pour y organiser la vente par correspondance de l'usine hors-les-murs et servir de dispensaire afin de soigner les manifestants blessés. Le cinéma Lux devient le lieu des assemblées générales.



Église Saint-Pie-X, clocher isolé finalisé en 1979.

CLAIRS-SOLEILS

L'urbanisation des Clairs-Soleils débute tardivement. Simple lieu-dit jusqu'au XX^{e} siècle, cet espace devient un véritable quartier dans l'après-guerre. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, une dizaine de baraquements précaires en bois, brique et tôle, sont construits pour accueillir des travailleurs, parfois immigrés, et leurs familles. Au milieu des années 1960, un vaste projet immobilier prévoit la construction de plus de 500 logements. Les rues sont nommées selon les grands personnages de la Révolution française.

Le collège accueille les élèves pour la rentrée de 1969 et dans les années 1970 et 1980, il se dote d'équipements sportifs. Un projet de réhabilitation s'est déroulé entre 2008 et 2009. Rapidement, les conditions de vie du quartier se dégradent, comme en témoignent les nombreuses plaintes des habitants recueillies dans un « livre bleu » en 1978. Face à ce constat, la municipalité de Robert Schwint entreprend un vaste projet de rénovation : aménagement d'espaces verts, rénovation des HLM, création de la maison de quartier.

C'est également un nouvel essor culturel pour le quartier avec les associations (Clairso), le journal du quartier « *l'éclair-soleil* » ou encore la médiathèque qui s'installe dans une ancienne maison bourgeoise sur les hauteurs du quartier.

Une nouvelle phase de renouvellement du quartier voit le jour dans le cadre du PRU (programme de rénovation urbaine) entraînant la destruction d'immeubles emblématiques : le Mirabeau, la Banane et la Tour 106.

Depuis, le quartier n'a cessé de muter en cherchant à améliorer la vie locale, en témoigne l'installation en 2026 de la nouvelle médiathèque des Clairs-Soleils, plus accessible, inaugurée place des-Lumières.

ÉGLISE SAINT-PAUL

55, RUE DE CHALEZEULE

Église Saint-Paul, vue du chœur disposé au centre de l'édifice.



En 1966, l'abbé Michel Jaccasse est chargé de créer la paroisse du quartier. Il installe une chapelle de secours dans l'ancien café des Tilleuls, puis il réunit des habitants afin de créer l'association paroissiale des Clairs-Soleils à Besançon. Son objectif est la construction d'une église à la place du café des Tilleuls. Pour cela l'association organise des collectes de dons, des kermesses, etc. La première pierre est posée le 22 janvier 1967. La construction est très rapide puisque la bénédiction de l'église a lieu très exactement neuf mois plus tard. L'église est simple tant par sa forme que par ses matériaux et sa technique constructive qui permet une réalisation par les paroissiens eux-mêmes. De faible hauteur, elle n'a pas de clocher. Elle est composée de la salle de culte au rez-de-chaussée et d'un ensemble de salles paroissiales à l'étage de soubassement. Sans la croix qui habille sa façade principale, elle pourrait être confondue avec une maison d'habitation.

LES ÉGLISES PAUVRES DE RAINER SENN

L'église Saint-Paul est le résultat d'une réflexion sur l'architecture religieuse menée par son auteur, Rainer Senn. En 1957, l'architecte bâlois a déjà bâti la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes dans le quartier des Castors à Pontarlier. Elle est conçue selon une idée directrice : « un plan quarré, quatre poutres de soutènement qui trouvent leur assise au sol et portent le toit, ce qui permet une construction légère, facile et économique ». Cette simplicité se retrouve dans l'église des Clairs-Soleils. Senn réfléchit aux évolutions de la pratique liturgique au cours du XX^{e} et s'applique à ce que la célébration du sacrifice eucharistique soit le centre et le sommet de toute la vie de la communauté chrétienne. Il intègre ce principe dans le plan, l'aménagement et l'éclairage de ses édifices : « Ce qui me préoccupe, c'est l'assemblée orientée vers le centre. D'une part, je l'ai mise en évidence dans le plan par l'ordonnance centrale des bancs, d'autre part je mets en valeur le centre, spatialement et par l'éclairage ».

VIOTTE-SAINT-CLAUDE

Le quartier de Saint-Claude, à l'image de la périphérie bisontine, est un vaste terrain agricole parsemé de fermes jusqu'au XIXe siècle. Les premières mentions des lieux qui composent aujourd'hui le quartier apparaissent entre le XIe et le XIIIe siècles : la chapelle de Saint-Gengoux, la forêt de Chailluz, Valentin, le « chemin français » et Viotte.

Au XVIIIe siècle, le culte de Saint-Claude est attesté et dépend de la paroisse de la Madeleine. Néanmoins, une église antérieure desservant les Montboucons, les Tilleroyes, Valentin et Châtillon-le-Duc aurait préexisté. En 1761, la congrégation de Saint-Jean-Baptiste, auparavant établie à l'ermitage Saint-Léonard, s'installe dans le secteur de Saint-Claude. Sa localisation exacte reste incertaine, les sources mentionnant deux bâtiments situés le long de l'actuelle rue de Vesoul, aux numéros 50 et 52.

Le début du XIXe siècle marque un tournant pour le quartier. Vers 1808, les habitants des hameaux du nord de Besançon demandent la création d'un lieu de culte de proximité afin de ne plus dépendre des paroisses urbaines, jugées trop éloignées. Cette mobilisation aboutit à l'érection de la chapelle en église succursale en 1836, marquant la naissance de la paroisse Saint-Claude. Une nouvelle église, conçue par l'architecte Alphonse Delacroix, est construite entre 1854 et 1858.

Au début du XXe siècle, le secteur proche de la gare continue de se densifier, mais c'est surtout dans l'après-guerre que la démographie du quartier augmente de manière considérable. D'une part avec les habitants de la cité des Founottes, mais aussi par l'édification d'une nouvelle cité dans le secteur Viotte. La construction de l'ensemble dit « Cité-Viotte » entre 1955 et 1956 vise à réaliser de grands immeubles de 180 logements. En 1958, l'école Viotte permet d'accueillir les enfants du quartier.

Parallèlement à son développement urbain, la paroisse Saint-Claude joue un rôle majeur dans la vie du quartier. Elle anime de nombreuses œuvres sociales et éducatives : colonies de vacances au Barboux dans les années 1930, engagement dans les mouvements de jeunesse catholique (JOC et MRJC) et soutien à l'Association Sportive Saint-Claude, particulièrement active dans le domaine de la gymnastique. L'enseignement occupe également une place importante. Au XIXe siècle, les Frères des Écoles chrétiennes s'implantent également dans le quartier. Au début du XXe siècle, l'abbé Soittoux fonde l'école libre de filles, future école Sainte-Marthe. En 1933, l'école Saint-Bernard ouvre ses portes pour les garçons avant de devenir mixte en 1969 et de s'installer rue Violet.

Depuis, le quartier, compris entre la rue de Vesoul, l'avenue Léon Blum et la voie ferrée, s'est développé avec des bâtiments d'une grande diversité. Deux programmes de renouvellement urbain (PRU), en 1988 et au début des années 2000, ont permis de moderniser la Cité-Viotte.



Église Saint-Jean-Bosco, façade principale photographiée en 2021, avant sa destruction.

ÉGLISE SAINT-JEAN-BOSCO

17, BIS CHEMIN FRANÇAIS

« Hier 370 familles ont participé à la construction d'une salle de catéchisme. Aujourd'hui 700 foyers veulent construire une chapelle. Demain, 1000 foyers seront installés dans notre quartier. Voilà qui rend notre appel angoissant. Derrière ces fenêtres des regards cherchent la présence du Christ. » C'est avec ce message que le curé de Saint-Claude appelle les Bisontins à la générosité pour l'édification d'une église dans le quartier Viotte en remplacement d'une salle d'œuvres en préfabriqué construite depuis 1956 pour le catéchisme. L'église de Saint-Claude semble trop éloignée du quartier, séparée par un large boulevard. L'idée de construction d'une chapelle fait son chemin.

En 1966, le couple d'architecte Varenska et Olivier Marc répond à la commande de la commission diocésaine d'art sacré. Ils proposent un édifice d'une grande simplicité, utilisant des éléments en préfabriqué. L'église se présente sous la forme d'une grande toiture couverte de vertuile (ou *shingle**) reposant sur des soubassements bas en béton. La charpente en sapin est fixée directement au sol, ce qui accentue la ressemblance avec une tente canadienne, selon un article rédigé en mai 1968 dans *L'Est Républicain*. Olivier Marc dessine également le mobilier utilisant béton et sapin. L'église, inutilisée pendant plusieurs années, a été détruite en 2023.

PLANOISE

Jusqu'au XX^{e} siècle, l'ouest de Besançon est constitué d'une plaine agricole ponctuée de fermes et de petits hameaux, principalement à proximité de la rue de Dole, anciennement appelée route de Bâle à Moulins. Les différents lieux-dits : Aux Époisses, Cornandouille, Bousserotte, Planoise, etc... émaillent ce territoire. La population, alors peu nombreuse, se rend aux messes célébrées à l'église de la Madeleine. Au XVIII^{e} siècle, les habitants sont autorisés à aller à Avanne ou, plus tard, à la chapelle du château Saint-Laurent. Aux Tilleroyes, l'ancienne ferme dite du Saint-Esprit[4] accueille le culte à partir de 1862.

À partir de 1962, un vaste projet de Zone à Urbaniser en Priorité (ZUP)*, modifie profondément le visage de Planoise. L'architecte en chef, Maurice Novarina, est accompagné de Jacques Robert, Armand Jaboeuf, Jacques Lévy, Christian Simon, François Barrès et Pierre-Marie Gaiffe. L'opération prévoit un quartier neuf pour 40 000 habitants, construit selon les grands principes de l'architecture moderne et fonctionnelle et découpé en quatre secteurs d'habitats agencés autour d'un noyau central dédié aux services et commerces.

Les travaux débutent en 1965. En 1968, les premiers habitants arrivent aux Époisses. Ceux-ci utilisent alors la ferme Roy située sur l'emplacement actuel de Micropolis comme lieu de culte. Les bâtiments modernes côtoient encore les dernières fermes du secteur, témoins du passé rural de Planoise. La population du quartier est jeune, plus de 80 % des habitants ont moins de 35 ans.

Dans le même temps, le secteur Île de France sort de terre. Sur un modèle, d'abord identique, il est finalement repensé : immeubles de moindre hauteur côtoient de l'habitat individuel dans la zone de Savoie.

La croissance démographique en deçà des projections initiales, la remise en question des grands ensembles à l'échelle nationale et l'élection de Robert Schwint à la tête de la municipalité conduisent à faire évoluer le projet. La ZUP laisse alors place à une ZAC (Zone d'Aménagement Concerté)* pourvue de constructions moins hautes et d'une plus grande diversité. L'architecte de ce nouveau projet est Jacques Lévy. Le secteur des artistes avec le lycée Tristan-Bernard est le premier aménagé. En 1980, les travaux se poursuivent autour de la place de l'Europe. En 1984, la majeure partie des bâtiments sont construits. La mixité croissante du quartier fait évoluer les besoins en lieux de culte, sans que cela n'entraîne la construction de nouvelles églises.

Depuis les années 2000, de nombreuses transformations liées aux plans nationaux de l'ANRU (Agence nationale pour le renouvellement urbain) ont encore énormément transformé Planoise en actant la suppression d'immeubles rue de Cologne, de l'avenue d'Île de France et de la rue de Champagne et la création de cheminement végétaux et piétons entre les différents îlots.

4- Située sur l'actuel chemin du Sanatorium.

ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS-D'ASSISE

3, PLACE JEAN MOULIN

En 1963, Maurice Novarina conçoit le plan d'ensemble du quartier : quatre îlots urbains entourant un îlot central. Le programme n'intègre pas encore les lieux de culte. Néanmoins, l'architecte a établi un contact avec le Chanoine Ledeur de la commission diocésaine d'art sacré afin d'évaluer les besoins en lieux de culte. Faut-il un centre paroissial par îlot ? Un grand édifice central et des annexes ? En 1968, le choix s'oriente vers deux ensembles de taille moyenne, l'un à Chateaufarine, l'autre aux Époisses où les premiers immeubles commencent à être habités.

En 1970, le père Gilles est nommé curé de la paroisse. Il est chargé de veiller à la construction de l'église Saint-François-d'Assise dessinée par Christian Simon, un architecte d'opération du cabinet de Novarina. L'édifice, inauguré en 1972, est très discret : il occupe un étroit terrain à l'extrémité de l'îlot des Époisses, le long du boulevard de l'Ouest. Il n'a pas de clocher, et sa hauteur ne cherche pas à rivaliser avec les immeubles de plus de dix étages qui l'environnent.

L'église, les salles paroissiales, le presbytère et la chapelle sont organisés autour d'un patio. Mais c'est avant tout leur modularité qui les distingue des autres projets. Les salles paroissiales sont séparées de la nef par des cloisons amovibles, elles permettent ainsi d'augmenter la capacité de l'église pendant les célébrations de 350 à 500 participants. Une autre cloison en forme d'accordéon peut être déployée afin de séparer le chœur de la salle. À la célébration du dimanche matin succède dans le même lieu un repas de quartier, une kermesse, une soirée dansante…

Cette conception exprime le souci qu'a Maurice Novarina, après les années 1950, de concevoir ses églises comme des lieux polyvalents, de culte, de culture, de sociabilité.

Le centre paroissial Saint-François-d'Assise est le dernier édifice catholique construit au XX^{e} siècle à Besançon. Les désordres structurels qu'il n'a cessé de rencontrer depuis sa construction ne permettent plus son utilisation et ont amené le à le détruire pour construire une nouvelle chapelle.



Centre paroissial Saint-François-d'Assise, revêtement en mosaïque de Pascutto.

L'ŒUVRE DE JEAN GILLES

Claude Gilles, le prêtre bâtisseur de Saint-François-d'Assise, implique son frère dans l'aménagement de son église. Jean Gilles est un artiste bisontin, formé à l'école des Beaux-Arts de Besançon puis de Paris. Il sculpte le bois, la pierre, le béton, le plexiglas, expose et crée dans de nombreux pays. Plusieurs de ses œuvres sont visibles à Besançon : *le mémorial aux patriotes fusillés* (rue des Fusillés de la Résistance, 1954), le mur *Dans l'alternance du jour et de la nuit, de l'aube à la brume, dans l'émergence de la matière. La vie* (collège Victor-Hugo, 1981), *Le Soleil sur les Glaciers* (collège Diderot), ou encore *le gisant de monseigneur Dubourg* (crypte de Notre-Dame-de-la-Libération).

La dimension spirituelle s'exprime pleinement dans son œuvre. Pour l'église Saint-François-d'Assise, il crée deux œuvres très expressives en bois sculpté à la gouge : une statue de la Vierge et une croix d'église. En 2008, il ajoute six panneaux de bois flanquant un panneau central, sculptés à la gouge et peints. L'ensemble placé derrière l'autel forme le *Polyptyque de la Résurrection*. Un an plus tard, un dernier panneau polychrome est installé derrière la statue de la Vierge.



Centre paroissial Saint-François-d'Assise, détail du Christ sur la croix sculpté par Jean Gilles.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Association de Palente. *Palente au fil du temps*, du village à la cité, Imprimerie IME, 2011.

APIM Boulevard Nord. *Montrapon et quartiers attenants, Petite et grande histoire*, Bossanne imprimeur, 2019.

Bassi Marie-Laure et Thomas Chenal [dir.]. *Besançon. Sites et monuments*, Bordeaux, Ausonius, 2024 (Atlas historique des villes de France).

Cholvy Gérard et Yves-Marie Hilaire. *Histoire religieuse de la France contemporaine*. *Tome 2 : 1880-1930 ; tome 3 : 1930-1988*, bibliothèque historique Privat, Toulouse, 1986 -1988.

Collectif. *Église Saint-Louis - Besançon, 1968-2018*, Simongraphic, Ornans, 2018.

Comité de quartier de Bregille. *Mémoires de Bregille, ou l'histoire d'un quartier de Besançon, d'hier*, Éditions Cêtre, 2009.

Deridder Annick. « Repères historiques », *Quand Saint-Ferjeux était un village, Mémoire d'un quartier de Besançon 1920-1960*, Empreinte Éditeur, p. 18-35, 2006.

Fiétier Roland. « Recherches sur la banlieue de Besançon au Moyen Âge », *Annales littéraires de l'université de Besançon*, Les Belles Lettres, Paris, 1973.

Fohlen Claude [dir.]. *Histoire de Besançon, 2, de la conquête française à nos jours*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1964-1965.

Gourgues Guillaume et Laurent Kondratuk. « *5. Les "Lip" à Palente-Orchamps* ». Politisation du proche, édité par Stéphanie Dechézelles et Maurice Olive, Presses universitaires de Rennes, 2019, https://doi.org/10.4000/books.pur.146557.

Lievremont Jean et Bidalot Georges [dir.]. *Saint-Claude, Torcols, Chailluz du passé au présent*, Éditions du Belvédère, 2014.

Rey Maurice. *Les diocèses de Besançon et de Saint-Claude*. Beauchesne, Paris, 1977.

Simon Jean-Paul. *Église Saint-Joseph Besançon : son histoire, son patrimoine culturel*. Paroisse Saint-Ferréol, Besançon, 2021.

Plusieurs articles dans les **revues en ligne** de *La Semaine religieuse* et de *L'Art Sacré* ainsi que **les études du service régional Inventaire et patrimoine** ont également été utilisées pour rédiger ce fascicule : https://patrimoine.bourgognefranchecomte.fr/

Enfin, **différents fonds d'archives** ont servi à l'étude et à la rédaction des textes, en particulier archives historiques du diocèse de Besançon, les archives municipales de Besançon, les archives départementales du Doubs, les archives de la commission diocésaine d'art sacré.

GLOSSAIRE

Assurer le clos et le couvert : réaliser les travaux permettant de mettre un bâtiment hors d'eau et hors d'air, c'est-à-dire de le protéger des intempéries et de garantir sa fermeture, notamment par l'achèvement de la toiture, des murs, des portes et des fenêtres.

Bannière : division administrative de la ville sous l'Ancien régime permettant d'organiser la défense et la levée de l'impôt.

Diocèse : territoire regroupant plusieurs paroisses et placé sous l'autorité d'un évêque. Il constitue une circonscription administrative et pastorale de l'Église catholique.

Centre paroissial : ensemble de locaux destinés aux activités d'une paroisse, en complément de l'église. Il peut notamment accueillir des réunions, des activités pastorales, des temps de formation ou des rencontres entre les fidèles.

Église paroissiale : église qui constitue le lieu de culte principal d'une paroisse et dans laquelle sont célébrées les principales cérémonies religieuses, notamment la messe et les sacrements.

Liturgie : ensemble des rites, des prières, des gestes et des cérémonies qui organisent le culte d'une religion, notamment les célébrations religieuses chrétiennes.

Narthex : espace situé à l'entrée d'une église, entre la porte d'accès et la nef. Il constitue un espace de transition entre l'extérieur et l'espace consacré au culte.

Octroi : droit ou taxe perçu à l'entrée d'une ville sur certaines marchandises, notamment les denrées alimentaires. Par extension, désigne également le bureau ou le poste où cette taxe était perçue.

Paroisse : territoire placé sous la responsabilité d'un prêtre, appelé curé, et correspondant à une communauté de fidèles rattachée à une ou plusieurs églises.

Régime concordataire : régime d'organisation des relations entre l'État et les cultes, fondé en France sur le Concordat signé en 1801 entre Bonaparte et le pape Pie VII. Il reconnaît et encadre l'exercice de plusieurs cultes, dont le culte catholique, et organise notamment leur financement et le statut de leurs ministres par l'État. En France, ce régime prend fin avec la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905, sauf en Alsace-Moselle et dans certains territoires ultramarins.

Sanctuaire : partie de l'église réservée à la célébration du culte, où se trouvent notamment l'autel et, dans les églises catholiques, le siège du célébrant. Il est généralement situé à l'extrémité de la nef, dans le chœur.

Vertuile : Appelée *shingle* ou bardeau bitume, la vertuile est un revêtement de toit contemporain composé de fibre de verre recouvert de bitume et de granulés minéraux colorés.

ZAC : Zone d'aménagement concerté. Secteur défini par une collectivité publique afin de réaliser ou de faire réaliser l'aménagement et l'équipement de terrains, notamment en vue de construire des logements, des équipements ou des activités. La création d'une ZAC permet d'organiser de manière cohérente l'aménagement d'un secteur.

ZUP : Zone à urbaniser en priorité. Secteur désigné par les pouvoirs publics, principalement à partir des années 1950, pour permettre une urbanisation rapide et coordonnée, notamment par la construction de logements, d'équipements et d'infrastructures.

CRÉDITS

Région Bourgogne-Franche-Comté, Inventaire du patrimoine :

Aline Thomas

2021 : p. 21, 31, 32, 33, 40, 41, 45
2022 : p. 13
2024 : 2e de couverture, p. 43
2025 : p. 26

Pierre-Marie. Barbe-Richaud

2022 : p. 4, 37, 38
2024 : p. 27
2025 : couverture, p. 22, 23, 37, 47, 48

Nicolas Waltefaugle

2026 : p. 28

Archives départementales du Doubs :

p. 9, 10, 11

Archives de la paroisse :

p. 25

Nicolas Waltefaugle, photographe :

p. 19

Textes et recherches iconographiques :

Jo-Ann Campion, service Inventaire et Patrimoine (Région Bourgogne-Franche-Comté),
Aurélien Dartora et Lisa Mucciarelli, service Besançon, ville d'art et d'histoire (Ville de Besançon).

Cartographie :

Aline Thomas, service Inventaire et Patrimoine (Région Bourgogne-Franche-Comté).

Mise en page :

Cathy Mauger, service Besançon, ville d'art et d'histoire (Ville de Besançon).
D'après DES SIGNES studio Muchir Desclouds 2018.

Impression :

Estimprim, Autechaux, octobre 2026.

Le label « **Ville ou Pays d'art et d'histoire** » est attribué par le ministre de la Culture.

Il qualifie des territoires, communes ou regroupements de communes qui, conscients des enjeux que représente l'appropriation de leur architecture et de leur patrimoine par les habitants, s'engagent dans une démarche active de connaissance, de conservation, de médiation et de soutien à la création et à la qualité architecturale et du cadre de vie.

Le service **Besançon, ville d'art et d'histoire,** organise de nombreuses actions pour permettre la découverte des richesses architecturales et patrimoniales de la Ville par ses habitants.

À proximité
Dole, Montbéliard, Dijon et Chalon-sur-Saône bénéficient de l'appellation Ville et Pays d'art et d'histoire.

Toute la programmation de Besançon, ville d'art et d'histoire sur Facebook et Instagram@besancon.villedartetdhistoire, et sur l'agenda Sortir.besancon.fr

Pour tout renseignement :
secretariat.mediation@besancon.fr

PRÉFÈTE DE LA RÉGION BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ
Direction régionale des affaires culturelles
RÉGION BOURGOGNE FRANCHE COMTE
Ville de Besançon
VILLES & PAYS D'ART & D'HISTOIRE
BESANÇON VILLE D'ART & D'HISTOIRE